

## Zeus ne peut pas tout faire...

Lucas, 9 ans, vient, dit-il au premier rendez-vous, en juin 2019, pour mieux prononcer les mots et mieux écrire.

Il a des symptômes corporels depuis longtemps. Né six semaines avant le terme, dans un contexte d'hypertension de la mère et d'hémorragie, il a souffert d'une laryngomalacie, c'est-à-dire une mollesse des tissus supraglottiques. Attirés vers les cordes vocales lors de l'inspiration, ces derniers provoquent un stridor, une gêne et des régurgitations. La laryngomalacie de Lucas a régressé spontanément, et le suivi ORL s'est arrêté dans la petite enfance. Pourtant, les symptômes liés à l'oralité et à la motricité ont perduré : une prise en charge de kinésithérapie a eu lieu la première année « pour déclencher les réflexes moteurs », selon sa mère, Mme B. La marche a eu lieu à 24 mois, l'alimentation mixée a duré jusqu'à 15 mois.

« Beaucoup de choses sont en retard », dit Mme B lors du bilan. Lucas ne saurait pas faire de vélo sans roulettes, sa mère décrit des difficultés de coordination. Par ailleurs, le graphisme est perturbé, Lucas serre son stylo à pleine main, les lettres ne sont pas toutes liées, elles ondulent au-dessus et au-dessous de la ligne. Les symptômes d'écriture seraient dus, à son avis, au forçage qu'auraient exercé certaines enseignantes de maternelle. Sur le plan du langage oral, les voyelles nasales sont oralisées (« poisson »/ « poisson »), les « ch » et « j » sont rares et le plus souvent remplacés par « s » et « z ». Sur ces phonèmes règne un flou articulatoire.

Sur le plan familial, Lucas a trois sœurs plus âgées. J'ai suivi une de ses sœurs, Jade, il y a trois ans. Elle était en seconde et venait pour des difficultés en mathématiques. Le père et la mère se sont séparés quand Lucas avait 15 mois. Le père ne voit plus ses enfants depuis deux ans.

Dernier né, seul garçon, ayant eu un départ dans la vie fort inquiétant (stridor, régurgitations, médicalisation importante...), dans un contexte d'absence du père, Lucas est l'objet des soins et de l'attention soutenue de sa mère.

Lucas parle beaucoup, de sujets qui l'intéressent, mais passe du coq à l'âne, sans forcément respecter les tours de parole. Ses nombreuses questions peuvent être pertinentes et de son âge. Sa mère lui répond systématiquement, avec des réponses adéquates, mais sa voix et sa prosodie font penser qu'elle s'adresse à un enfant plus jeune. Un précédent suivi orthophonique aurait eu lieu précédemment, mais l'orthophoniste l'aurait arrêté, Lucas étant « ingérable », selon Mme B.

Lors de la première séance, Lucas porte à l'initiative de sa mère ses résultats scolaires de l'an passé et son carnet de santé. Il explique bien la nature du document. Il lit l'appréciation globale, très encourageante. L'enseignante émet le vœu que Lucas travaille le graphisme afin « que nous puissions mieux le relire ». Lucas commente finement les diverses compétences évaluées. Je feuillette son carnet de santé et commente à haute voix, en lui donnant des explications accessibles. Je lui propose de faire des activités en lien avec le schéma corporel : gribouillis en lui faisant remarquer la souplesse du poignet, puzzle du garçon et de la fille, en lui faisant remarquer les articulations telles que le poignet, la cheville, le genou. En faisant les puzzles du garçon et de la fille, Lucas fait remarquer que la fille s'évanouirait si le garçon se présentait devant tout nu devant elle. Je lui renvoie son propos sur un mode interrogatif. Il dessine un garçon, de façon légèrement immature par rapport à son âge.

La séance suivante, je lui propose d'affiner son schéma buccal corporel en lui faisant explorer sa propre bouche à l'aide de sa langue, en lui faisant remarquer et sentir par lui-même différents points d'articulation. Lucas y arrive, mais il s'y prête, semble-t-il, distraitement. Il pose beaucoup de questions, sur des sujets tout autres, sans sembler attacher beaucoup d'importance à mes réponses.

Les vacances d'été passent. A la séance suivante, je dis que pendant les séances d'orthophonie, chacun parle à son tour, car ce que dit chacun est important et digne d'être écouté. Je propose à Lucas d'écrire un mot. Il écrit « la machine », puis « le robot ». Il parle d'éclipse, de lunettes nécessaires pour se protéger les yeux, ces lunettes étant elles-mêmes fragiles. Nous parlons de la différence entre les humains et les robots. Il parle d'intelligence, de maîtrise, de puissance, je parle d'émotions, d'amour, de transmission. Les robots ne sont pas amoureux, ils ne font pas de bébé, ils n'élèvent pas leurs enfants. Lucas veut ensuite faire des calculs au tableau. Il montre qu'il sait bien faire les additions, les divisions aussi, mais il dit qu'il a plus de difficulté, qu'il veut comprendre les divisions.

A la séance suivante je lui propose une activité décrite par Francine Jaulin-Manonni, qui consiste à expérimenter la multiplication et la division en rassemblant ou en partageant des barres et des ronds, et à écrire ce qu'on a fait. Mon idée était que de clarifier sa compréhension des opérations, dans leur signification plus que dans la technique opératoire. Malgré les questions foisonnantes et l'impulsivité, nous menons l'activité jusqu'au bout.

Suivent 4 séances où Lucas a des demandes concernant les homophones syntaxiques a/as/à, on/ont, ou/où, c'est/s'est, c'était/s'était... Je lui propose quelques séries éclatées : « j'ai », puis « il a », puis « ils ont ». Nous faisons aussi des séries de construction avec la graphie « on ». Lucas écrit des phrases spontanées avec les homophones concernés : « Les maths en CM1 c'est plus difficile. En CE2 c'était plus facile. » « La piscine où je vais est près de Ludiplanète. » « Pour sa fête j'offrirai à ma mère des roses ou des tulipes. Pour sa fête, j'emmènerai ma mère au cinéma ou dans un restaurant. »

Après les vacances de Toussaint, Lucas me parle des biscuits qu'il faut préparer pour le Père Noël, je lui propose une série éclatée sur « les biscuits ». Nous lisons à la séance suivante *Le Géant de Zéralda*, nous faisons une série éclatée sur « les bonnes choses ». Concomitamment, Mme B. parle de certaines difficultés d'alimentation de Lucas, il mangerait trop vite, n'arriverait pas à avaler la viande, tousserait. Elle me demande si je peux faire un bilan de déglutition. Je lui réponds que bien sûr je peux, mais que ce qu'elle décrit ne me paraît pas inquiétant : un gros morceau de viande est long à mastiquer ; si on met trop de quantité en bouche, on tousse. Par ailleurs à la question « aimes-tu la viande ? », Lucas répond « bof », ce qui ne doit pas aider à bien la déglutir... Si elle est vraiment inquiète, je conseille à Mme B. d'en parler au médecin traitant de Lucas. Cependant, Lucas n'a pas de problème de poids, ce qui est rassurant. Je valorise les activités de cuisine qu'elle effectue avec Lucas. Finalement, faire la cuisine, tester, goûter, dire ce que l'on aime, ce que l'on n'aime pas, pour quelle raison, tout cela dans une atmosphère détendue, peut contribuer à réconcilier Lucas avec l'alimentation.

Par ailleurs Lucas me montrait en début de chaque séance la manière dont il articulait les « on » , et les « ch ». Une séance s'est particulièrement mal passée, où après de nombreux essais, Lucas a constaté avec dépit et colère qu'il n'y arrivait pas. En réalité,

c'est qu'il a du mal à discriminer ses propres productions sonores. Le « poisson » peut vite se transformer en « poisson » pour réapparaître tout aussi rapidement en « poisson ». Toujours est-il que j'ai été particulièrement maladroit d'insister. La semaine d'après, j'ai présenté mes excuses à Lucas, en lui disant que ça pas dû être facile pour lui d'être mis en échec. Par ailleurs, j'ai reprecisé un élément du cadre : il sait pourquoi il vient, il choisit les activités, et les activités articulatoires ne sont pas une obligation ; si je propose une activité, il a le droit de l'accepter ou de la refuser.

A la séance suivante, je ne vois pas Lucas car il est malade. Il avait mal au ventre en raison de constipation, sa mère l'a amené aux urgences en pleine nuit. Passe une semaine. Il est amené par son grand-père maternel. Il me dit : « Je pense que tu as une question », je réponds : « Et toi, est-ce que tu te poses une question ? » En fait, il amène la conversation sur le fait qu'il est allé à l'hôpital, sur sa constipation. « Je me demande pourquoi tout ce qu'on mange part aux toilettes », dit-il. Je demande s'il n'y a pas une part, qui effectivement part aux toilettes, mais aussi une part qui nourrit, qui fait grandir, qui reste au corps en se transformant.

Il m'intime de choisir une activité, je lui rappelle que c'est plutôt à lui de dire ce qu'il souhaite. Il parle de livres qu'il apprécie, où il y a des énigmes qu'il cherche à résoudre. Il trace alors des sortes de labyrinthes :

- dans le premier je suis un lapin et il est trois lions qui peuvent me sauter dessus et me dévorer, dès que je fais un mouvement.

- le second, c'est un garçon et une fille qui cherchent à se retrouver. Il y a tout un système de clés et de verrous à actionner. Là aussi il se place en « maître du jeu », puisqu'il est celui qui a la latitude d'actionner les clés et les verrous.

Après la séance, petit échange avec le grand-père. Lucas parle de ses poils sur son visage. Je constate que le grand-père prend Lucas au sérieux quand il parle. Sa mère aussi d'ailleurs, mais il me semble que la prosodie du grand-père est moins infantilisante.

Après les vacances de Noël, Lucas me porte assez fièrement son bulletin de notes qui sont très bonnes. Je remarque d'ailleurs que les points vus ensemble (homophones et divisions) se sont bien passées à l'école. Il parle de son mal au ventre, l'associe avec l'alimentation, et avec les activités scolaires concernant l'alimentation, les plats équilibrés. Il me donne des conseils de repas, que je rétribue, en guise de jeu, par des billets. Je lui demande ce qu'il ferait à manger s'il avait des enfants. « Je les forcerai, s'ils ne veulent pas manger je les punirai, je les attacherai à leur lit pour les forcer à manger ». Il se met alors à imaginer « des milliards d'enfants qui envahiraient la ville et qui mordraient ». Je lui demande pourquoi à son avis les enfants mordent. « Parce qu'ils nous confondent avec la nourriture », me répond-il. Il imagine alors des hordes d'enfants qui attaqueraient pour sucer le sang.

Puis il me fait fermer les yeux et se cache sous la table.

Sortant de sous la table, il se met à la fenêtre, regarde et me demande ce qu'est « un gros caillou ». Je ne sais pas très bien ce qu'il désigne. Au bout d'un moment, je comprends qu'il s'agit d'un toit en forme de cloche un peu atypique pour la Vendée. Puis me montre ce qui semble un entrepôt désaffecté : « ce serait bien qu'on y aille ensemble la nuit », me dit-il. Je lui fais remarquer qu'il pourrait aussi y aller seul de jour, ou avec des copains.

A la séance suivante, il me demande si j'ai suivi ses conseils de nutrition. « Pour de vrai », précise-t-il. Ici on joue. Il me demande des exercices sur les plats. Je lui propose qu'il soit le « docteur des aliments » et qu'il me prescrive les plats nécessaires. Je joue un homme constipé que sa femme trouve trop gros. Il me dicte une journée de repas.

A la fin il me donne à manger, encore et encore et encore, je lui dis que c'est trop, mais il me force. Il me dit que je dois manger des choses sans savoir ce que c'est, les yeux fermés. Je trouve ça horrible. « C'était des épinards » jubile-t-il ! Puis il finit par me tuer avec la pointe d'un stylo.

La semaine d'après il regarde attentivement le planisphère qui sert de sous-main. Il parle de sa maîtresse qui est allé en Nouvelle-Zélande. Il pose des questions sur la proximité et l'éloignement, les distances. Il parle des phénomènes naturels, des volcans, des sables mouvants, de la profondeur des océans. Il dessine sa maison, j'apprends à cette occasion que le grand-père maternel habite dans la même maison. Il écrit son adresse, « comme ça tu sauras où c'est si tu veux venir ».

La semaine suivante, Lucas est caché derrière la porte de la salle d'attente, et il semble vouloir me faire peur. Il me prend les mains, et il me dit : « On s'assoit pour parler ». Il prend une feuille et dessine un monstre, plus ou moins géométrique, avec beaucoup d'yeux. Il écrit « une menace », et il ajoute : « oups, c'est ma maîtresse ». Il dessine une prison, il parle d'un double maléfique à combattre, qui peut faire s'envoler, d'un code à trouver. C'est à moi de trouver le code. Malgré plusieurs essais, je n'y arrive pas. Lucas dessine un circuit à plusieurs étapes, chaque étape étant constitué d'une double porte, et il faut choisir la bonne. Lucas décide de mon sort en fonction de la porte que je choisis. Je ne comprends pas tout ce que me dit Lucas, mais son histoire et les idées de « maîtresse », « de monstre à plusieurs yeux », de « se cacher », me font penser à l'histoire d'Io.

Je lui raconte donc l'histoire d'amour de Zeus et d'Io, de la jalousie de Héra, de la transformation d'Io en génisse, de la surveillance d'Io par Argos le monstre aux cent yeux, de la délivrance d'Io par Hermès qui réussit à endormir Argos par sa musique, du meurtre d'Argos, de la tristesse d'Héra qui confère aux plumes du paon le souvenir des yeux d'Argos, de la vengeance d'Héra qui fait poursuivre Io par un taon, de la fuite d'Io qui se jette dans la mer à laquelle elle donne son nom, la mer Ionienne, pour rejoindre l'Égypte. Lucas m'écoute attentivement et dit à la fin de l'histoire : « Je me demande pourquoi Zeus n'a pas utilisé sa puissance pour tuer Argos. » Zeus lui-même ne peut pas tout faire...

À la fin de la séance, sa mère me dit que Lucas fait tout très vite en ce moment. Entre autres, il mange vite et se mord la langue.

À la séance suivante, Lucas parle en effet très vite. Il choisit un « J'aime lire », l'histoire d'un château hanté où un garçon passe ses vacances avec sa grand-mère. Lucas lit à haute voix à toute vitesse, et me signifie qu'il n'a pas besoin d'aide pour lire. Il commet quelques erreurs de lecture, mais semble bien comprendre histoire, dont il fait peu de commentaires, à part « c'était bien ». Je propose à sa mère à la fin de la séance de parler ensemble la semaine suivante.

De fait, Lucas, une semaine plus tard, me rappelle dès la salle d'attente que je dois discuter avec sa mère. Je commence à parler des résultats scolaires, du bon bulletin que Lucas a apporté. Mme B. partage cet avis, sauf pour l'écriture, qui reste difficile. Lucas s'empare du papier sur lequel je suis en train d'écrire et de mon stylo. Il y écrit, de façon correcte sur le plan graphique, que sa mère est belle. Il demande si je ne serais pas amoureux de sa mère, si nous allons bientôt nous marier. Je réponds que c'est une question intéressante, et je fais remarquer à sa mère que Lucas a des centres d'intérêts qui évoluent. Elle répond en souriant, qu'il s'affirme. Il a aussi une amoureuse, Allia, mais il n'ose pas aller lui parler. Il fait un dessin de deux châteaux, le mien, et celui de

sa mère, et il écrit : « Allions-nous. » Il ajoute en gros caractères « mariage ». Je note la proximité des mots : « Allions, alliance, Allia ».

Sa mère dit s'inquiéter pour le collègue. Elle évoque des bagarres qui ont lieu dans des classes antérieures, Lucas ne savait pas dire stop. Je crois au contraire que Lucas sait à présent dire « non ». Je prête à la mère le livre *La Lalangue*, qui parle du développement du langage des enfants, en soulignant que Lucas, malgré un départ difficile dans la vie, a fait beaucoup de progrès.

De retour des vacances de février, Lucas se cache sous la chaise de la salle d'attente. Je questionne : « Quand on se cache est-ce pour être trouvé ? » Sa mère lui remet le livre pour me le rendre. Il rentre dans le bureau. Il propose de jouer au pendu. Le premier mot qu'il propose est « Lucas », je le trouve, en effet, sans difficulté. Le deuxième est « ds ». Je ne le trouve pas, et je finis pendu. Non seulement pendu, mais Lucas me tue en plus avec son stylo en guise de sabre laser. Le troisième est « entrepôt », peut-être cet entrepôt qui l'attire et qui lui fait peur, mais Lucas s'emmêle dans la place des lettres. Il me parle de cailloux. Je lui propose une série éclatée à partir du mot « le chemin ». Il propose « le destin », « le choix », « une carte ». Je propose « une route », « la vie ». Puis il demande de façon pressante s'il peut aller aux toilettes. Il y va, je mets fin à la séance. La mère entre dans le bureau, je lui demande ce qu'elle a pensé du livre, elle me répond que chaque enfant est différent. Lucas suggère un rendez-vous la semaine prochaine. « Mais je ne serai pas là », dit la mère. Lucas réplique qu'il viendra avec son grand-père. Je propose à la mère de la voir dans 15 jours si elle souhaite que nous parlions. Cette rencontre n'a pas pu avoir lieu en raison de la pandémie de Covid-19.

Le suivi de Lucas a été interrompu par le confinement. Le travail du groupe clinique auquel j'appartiens, m'a permis d'engager une réflexion sur les séances qui avaient été réalisées jusqu'alors et de rédiger cet écrit.

Il semble que les soucis de Lucas ont leur origine dans un début de vie compliqué qui a généré chez la mère une inquiétude majeure, une surprotection couplée à une déstabilisation (difficulté à nourrir son enfant, notamment).

Lucas de son côté manque d'expérimentations corporelles : son début de vie angoissant semble enraciner son corps dans une potentielle incapacité qu'entretient la surprotection maternelle (il a marché à 2 ans, il ne veut pas faire de sport, il ne sait pas faire de vélo à 9 ans, mais dit ne pas vouloir essayer). Conséquemment la motricité fine, notamment celle que requiert l'écriture, demeure fruste. L'hypothèse de la mère, selon laquelle les difficultés d'écriture seraient dues à une enseignante de maternelle qui aurait forcé Lucas, est peut-être à retenir : pour un enfant qui n'y est pas prêt, l'imposition d'une méthode est inefficace, et peut au contraire activer une opposition en réaction. La sphère orale garde des séquelles (alimentation mixée jusqu'à un âge avancé, alimentation compliquée à la maison, soucis d'articulation). La sphère anale n'est pas exempte de symptôme, puisque Lucas est régulièrement constipé.

Françoise Dolto, dans « Le Complexe d'Œdipe et la problématique humaine <sup>1</sup> », parle de la psychothérapie analytique, basée sur « l'expression libre des pulsions refoulées ». Sans interprétation, la séance d'orthophonie peut aussi être le lieu où, par le jeu et par le langage, les pulsions sont exprimées et accueillies.

---

<sup>1</sup> Françoise Dolto, « Le complexe d'Œdipe et la problématique humaine », *Pratique des mots*, n° 3, 3 décembre 1968.

« La capacité d'être seul <sup>2</sup> » se fonde selon Donald Winnicott sur l'expérimentation par le bébé de pulsions, en présence de sa mère ou de son substitut. Le moi de la mère étaye dans le meilleur des cas le moi du bébé pour que cette expérience instinctuelle devienne un vécu réel, intégré pour l'enfant. C'est ainsi que son moi s'organise. Si pour une raison ou autre, par exemple, si la mère est absente ou malade ou indisponible, le moi du bébé n'est pas étayé et se désorganise face aux pulsions.

Le cadre, et les quelques séances « dirigées » du début, ont permis de contenir, de canaliser, le foisonnement presque logorrhéique de Lucas. Par la suite, le jeu, les discussions, les histoires ont constitué des moyens d'expressions des pulsions sans flambée d'excitations corporelles désorganisatrices.

Les pulsions, archaïques, partielles, ont pour résultante le désir, tension vers ce qui manque. En jouant, en racontant un mythe, en lisant une histoire, en posant des questions, en proposant une série, il a été bien question, au cœur du symbolique, du culturel, de proposer à Lucas d'une part d'exprimer des affects, mais d'autre part de canaliser sa dispersion vers l'expression de ses propres désirs : ce qu'il aime manger, ce qu'il souhaiterait pouvoir faire, qui il aime... Exprimer ses désirs, c'est aussi prendre conscience de leur illimitation potentielle. Si l'on peut tout désirer, on ne peut pas tout avoir, on ne peut être tout, et on ne peut pas tout faire...

---

<sup>2</sup> Donald Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, 1997.